

# L'échappée belle

***Ismaila Dieng* dresse le portrait de **Léonard Wantchékon**, ancien militant qui veut former la prochaine génération d'économistes africains**

**S**E FAIRE la belle vaut rarement la peine. La plupart des évadés se retrouvent quelques heures plus tard derrière les barreaux. En 1986, pourtant, quand Léonard Wantchékon s'est évadé de la prison où Mathieu Kérékou, l'ex-président du Bénin, enfermait ses opposants politiques, ses efforts ont payé. Il y a 30 ans, le jeune militant s'est réfugié au Nigéria voisin. Une dizaine d'années plus tard, il rentrait au pays avec un doctorat en poche. Il a ensuite enseigné aux États-Unis dans les universités de l'Ivy League et publié des articles dans de grandes revues universitaires, avant d'être élu à l'Académie américaine des arts et des sciences, l'une des plus anciennes et des plus prestigieuses sociétés savantes des États-Unis.

Son évasion était audacieuse mais peu spectaculaire. Un jour de décembre 1986, il demande à voir un médecin en dehors de la prison afin de soigner l'arthrite provoquée par les 18 mois de tortures endurés pour avoir osé dénoncer la dictature de Kérékou. Le directeur de la prison fait confiance à cet étudiant gauchiste de 30 ans, qui s'est déjà rendu à deux reprises chez le même médecin. Mais Wantchékon, qui risque encore de nombreuses années d'incarcération, n'a pas l'intention de retourner en cellule et s'est organisé pour fuir vers le Nigéria en voiture puis à moto.

Aujourd'hui en poste à l'université de Princeton, Wantchékon fait partie des rares économistes africains qui enseignent dans les établissements les plus prestigieux des États-Unis. Ses travaux, qui ont très largement attiré l'attention des économistes du développement, se concentrent sur les racines politiques et historiques du développement économique en Afrique. Il étudie les effets du commerce transatlantique des esclaves sur le développement des économies africaines contemporaines et la façon dont l'engagement citoyen peut faire reculer le népotisme, améliorer la gouvernance démocratique et jeter les bases de politiques favorables à la croissance.



«Les travaux de Wantchékon apportent un éclairage exceptionnel sur le développement économique. Ils couvrent des domaines aussi vastes qu'importants, tout en s'appuyant sur des techniques statistiques et des méthodes empiriques rigoureuses», explique Nathan Nunn. Ce professeur de Harvard est, avec Wantchékon, un des coauteurs et rédacteur du *Journal of Development Economics*. «Son étude du développement économique au travers du prisme de la politique, dont il évalue la contribution au processus de développement, participe à combler une immense lacune dans l'économie du développement actuelle.»

## Redonner à l'Afrique

Wantchékon, qui vit depuis 24 ans aux États-Unis, suit les Cleveland Cavaliers et admire tout particulièrement la star de cette équipe de basket, LeBron James, qui, comme lui, veut faire quelque chose pour sa communauté. James était déterminé à remporter le championnat de la NBA pour sa ville natale, Akron, et pour l'Ohio, l'État qui l'a vu naître; Wantchékon, lui, aspire à former la prochaine génération d'économistes africains. Aux termes de quatre années de préparatifs, il a ouvert il y a deux ans l'*African School of Economics*, qui dispense un enseignement universitaire de tout premier plan aux jeunes économistes du continent africain. Il envisage aussi de proposer un premier cycle en économie, finances, gestion, statistiques et informatique. Son objectif est de constituer une masse critique d'Africains suffisamment bien formés pour s'attaquer aux défis les plus urgents que le continent doit relever en matière de développement.

«Ce qui est formidable quand on vit en Afrique, c'est que certains des défis et des casse-têtes les plus intéressants qui soient en matière de développement économique sont là, juste à votre porte», nous a confié Wantchékon. Les casse-têtes sont légion, mais jusqu'à présent ils n'ont guère été étudiés qu'en dehors du continent. L'histoire économique de l'Afrique fait l'objet de très nombreuses études ailleurs, mais rares sont les chercheurs africains qui participent à cet effort de recherche.

L'an dernier, Grieve Chelwa, post-docteur zambien à Harvard, écrivait dans un blog à très large diffusion que l'économie avait peut-être un problème avec l'Afrique. Elle avait observé que le *Journal of African Economies* de l'université d'Oxford, publication prestigieuse et influente consacrée au développement économique africain, ne comptait qu'un seul universitaire installé en Afrique parmi les 27 membres de son comité de rédaction. (Depuis la rédaction de son billet, ils sont deux). Et aucun des 64 universitaires siégeant au comité du *Journal of Development Economics* ne vit en Afrique.

D'après Wantchékon, deux facteurs contribuent à cette très faible représentation africaine. Premièrement, l'enseignement de premier cycle dans la plupart des universités africaines néglige les humanités. «Le premier cycle universitaire et le lycée tendent à être trop spécialisés, alors que les études d'économie nécessitent d'être polyvalentes.» Deuxièmement, «le niveau des cours de mathématiques et de statistiques dispensés aux étudiants en sciences sociales est médiocre.»

Le fait que les économistes africains soient si rares est une «perte» pour la discipline, affirme Wantchékon, pour qui «nous ne nous rendons pas compte du préjudice que représente», pour l'étude de l'économie du développement en Afrique, «le nombre tellement

restreint d'Africains participant à la recherche économique au plus haut niveau». Leur connaissance du contexte local et l'«intérêt intrinsèque» qu'ils ont pour le sujet peuvent enrichir les travaux.

Pour illustrer son propos, il raconte avoir été surpris en 2009 en voyant à quel point le village de sa mère, qu'il avait quitté au milieu des années 70, s'était appauvri. Dès lors, il n'a eu de cesse de comprendre les raisons de cette paupérisation, qui ne se limitaient pas à l'effondrement du pont reliant le village aux localités voisines. L'économiste qu'il est se met alors en tête d'identifier les causes profondes d'un tel déclin et c'est ainsi qu'il rédige son premier article sur l'économie agricole, intitulé «The Curse of Good Soil? Land Fertility, Roads and Rural Poverty in Africa» et coécrit avec Piero Stanig de l'université Bocconi. Wantchékon et Stanig constatent que la combinaison de terres très fertiles et d'infrastructures insuffisantes entraîne une paupérisation. Pourquoi? «Quand vous êtes isolé, sans accès aux infrastructures et que vos terres sont peu fertiles, vous envoyez vos enfants à l'école parce que la terre est si pauvre qu'ils ne pourront rien en tirer. Mais quand la terre rapporte, vous pouvez être tenté d'avoir plus d'enfants et de tous les faire travailler à la ferme», résume-t-il.

«Quand vous formez des gens, vous leur permettez de transformer leurs motivations personnelles en recherche économique avancée. Les Africains peuvent largement contribuer à faire progresser la connaissance économique en se servant de leur sensibilité culturelle et de leur motivation naturelle pour aller vraiment au fond des choses et comprendre les défis auxquels le continent fait face.»

## Un parcours atypique

Wantchékon est né et a grandi dans un petit village du centre du Bénin, dans une famille victime de la violence du régime. En 1968, son père, un paysan qui pratiquait l'agriculture de subsistance, a été arrêté, humilié et placé en détention durant plusieurs jours pour ne pas s'être acquitté de l'impôt de capitation, une taxe forfaitaire prélevée sur chaque adulte et qui représentait environ 80 % des revenus monétaires de la famille.

Le souvenir de cet épisode l'a accompagné durant toutes ses années d'école primaire et, en 1971, il a rejoint un mouvement d'étudiants de gauche qui luttait pour la démocratie et contre les taxes injustes réclamées aux pauvres. En 1976, il est en première quand il est arrêté pour avoir critiqué le régime dans son journal étudiant. L'année suivante, il organise sa première manifestation étudiante.

Wantchékon avait jadis rêvé de devenir professeur d'algèbre. Il était excellent en mathématiques, mais ses études ont été sérieusement compromises par son militantisme, qui n'a fait que s'intensifier après son entrée à l'université du Bénin, en 1979. Il monte alors avec d'autres étudiants un groupe clandestin de lutte pour la liberté et la démocratie. Son séjour à l'université tourne court, les autorités l'ayant expulsé à la suite de la première grève générale des étudiants. Obligé de se cacher pendant cinq ans, il reste tout de même à proximité du campus et continue de militer activement dans le plus grand secret.

Au milieu des années 80, des pressions sont exercées sur le gouvernement pour que l'oppression soit moins brutale. Wantchékon reprend le chemin de l'université, mais ni lui ni ses camarades ne voient le changement politique espéré. Ils organisent une grande manifestation à laquelle participent des étudiants, des lycéens et des fonctionnaires. Trois mois à peine après être sorti de la





clandestinité, Wantchékon est de nouveau arrêté et ne quittera le Bénin qu'en s'évadant, en 1986.

Alors qu'arrivé à la trentaine, nombre d'universitaires brillants ont déjà largement entamé leur carrière d'enseignant, à 32 ans, Wantchékon n'a toujours pas de diplôme de premier cycle. Après son évasion, il va au Canada avec le statut de réfugié politique et s'inscrit sans attendre à l'université Laval, à Québec, et brûle les étapes du premier cycle pour passer directement une maîtrise d'économie sans posséder les bases de la discipline. Gérard Gaudet, qui enseignait alors l'économie à Laval, se rappelle qu'en raison de sa détermination impressionnante et de son âge avancé pour ce niveau d'études, l'université décide de lui donner une chance de faire ses preuves en lui permettant de suivre une année de cours de premier cycle soigneusement sélectionnés. Il relève le défi avec brio.

«La maîtrise est en fait mon premier diplôme universitaire», s'amuse Wantchékon, qui part ensuite à Vancouver, en 1992, étudier à l'université de Colombie-Britannique. Enfin, en 1995, il décroche un doctorat d'économie à l'université Northwestern, près de Chicago, avec une double spécialisation en économie politique et économie du développement.

Mais le parcours n'a pas été de tout repos. Ses difficultés à réussir les épreuves diplômantes auraient dû conduire à son expulsion du programme de doctorat. Heureusement pour lui, l'université retient des circonstances atténuantes, notamment que son épouse a frôlé la mort en mettant leur fils au monde et que Wantchékon a quasiment terminé sa thèse. Néanmoins, ses résultats médiocres le pénalisent sur le plan des perspectives professionnelles. C'est alors qu'il tombe sur une annonce de l'*American Political Science Review* indiquant que l'université Yale recherche un professeur assistant en sciences politiques spécialisé dans la théorie des jeux. La date limite de dépôt des candidatures est le lendemain. Wantchékon se précipite chez lui pour réunir les pièces du dossier qu'il envoie le jour même. Convoqué à un entretien, il emprunte 2.000 dollars à l'un de ses professeurs pour s'acheter un costume et un billet

d'avion. L'entretien est concluant et Yale lui propose un poste la semaine suivante. Wantchékon enseignera à Yale de 1995 à 2001, puis une dizaine d'années à l'université de New York, jusqu'à ce que Princeton le recrute, en 2011. Aujourd'hui, il partage son temps entre un campus de l'Ivy League, dans le New Jersey, et le Bénin, où son rêve de former des économistes africains prend tournure.

### Émergence d'un pôle de formation

Provisoirement installée à Cotonou, la capitale économique du Bénin, l'African School of Economics propose des masters en mathématiques, économie, statistiques et gestion, ainsi qu'un doctorat en sciences économiques. Les premiers diplômés sortiront en décembre 2016. L'école peut se targuer d'avoir conclu une douzaine de partenariats, notamment avec l'université de Princeton, qui a versé des subventions pour quatre ans, et la Banque mondiale, qui finance une vingtaine de boursiers inscrits en mathématiques, économie et statistiques.

Wantchékon décrit ses projets d'agrandissement et le campus moderne de 18,5 hectares qui devrait comprendre un jardin botanique, un musée des arts africains, un terrain de sport et tous les aménagements que proposent les universités nord-américaines comme Princeton. Il envisage d'ouvrir des campus à Nairobi (Afrique de l'Est) et à Abidjan (Afrique de l'Ouest) pour accueillir à terme 15.000 étudiants.

Les cursus qu'il a élaborés permettront d'après lui de concurrencer les meilleures universités du monde et se concentrent très largement sur les méthodes quantitatives et les techniques de recherche. Les étudiants se familiariseront également avec les fondamentaux de l'histoire économique africaine. «L'une des choses qui nous distinguent des autres continents est le fait que nous en savons moins sur nous-mêmes.» Ainsi, peu d'Africains ont entendu parler des Amazones, le régiment entièrement féminin de l'ancien Royaume du Dahomey, qui deviendra plus tard le Bénin. Créé en 1645 par le roi Houegbadja, ce corps d'élite n'a été démantelé par l'administration coloniale française qu'en 1894.

Wantchékon passe actuellement quatre mois par an dans son pays d'origine, mais, avec la mise en place de son école, le sexagénaire a l'intention de prolonger ses séjours béninois. «Mon rôle ici est de stimuler la recherche et non de gérer les affaires courantes», explique-t-il. Il veut aussi rester en liaison étroite avec Princeton et d'autres universités américaines. «Même après avoir pris ma retraite, j'aurais toujours envie de faire partie de cet univers-ci. C'est une façon de montrer ma reconnaissance pour les chances qui m'ont été offertes. Et j'aimerais pouvoir rester en contact avec une université comme Princeton et continuer de contribuer à la connaissance.»

### Un chercheur éclectique

Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, le Dahomey a largement participé au commerce des esclaves avec l'Europe. Tant d'Africains y ont été réduits en esclavage que le pays a été rebaptisé la Côte des Esclaves. Wantchékon estime que l'héritage de la traite négrière est omniprésent. Il se souvient, étant enfant, d'avoir entendu des amis dire en plaisantant qu'un tel allait le «vendre» ou le «faire disparaître». Ces termes, qui semblaient refléter la mentalité de toute une société, ont amené Wantchékon à s'interroger sur la méfiance qui existait entre des amis, des collègues ou des voisins se connaissant

depuis parfois des décennies. Il a pensé d'instinct qu'il devait y avoir un rapport avec l'esclavage et cette idée l'a ensuite obsédé.

Pour mieux comprendre cette méfiance, il a pris contact avec Nunn, qui étudiait les effets à long terme du commerce des esclaves sur le développement économique. Ils ont commencé à échanger leurs points de vue pour finalement rédiger ensemble ce qui deviendrait l'un des articles fondateurs de Wantchékon, intitulé «The Slave Trade and the Origins of Mistrust in Africa», publié dans l'*American Economic Review* en 2011. Ce texte a depuis été cité plus de 700 fois dans les travaux d'autres universitaires. Nunn et Wantchékon ont combiné des données d'enquête contemporaines et des données historiques sur les cargaisons d'esclaves par groupe ethnique pour montrer que les Africains dont les ancêtres avaient été massivement victimes des négriers du commerce transatlantique et de l'océan Indien étaient moins confiants aujourd'hui que ceux dont les ancêtres avaient échappé aux rafles. «Les travaux ont mis en évidence des éléments montrant de manière probante que les chocs historiques peuvent avoir des effets durables et persistants sur le tissu culturel d'une société. Cela nous a aidé à mieux comprendre les conséquences préjudiciables de la traite esclavagiste», explique Nunn. «Sachant que la confiance est fondamentale pour les transactions économiques, l'article a démontré qu'il existait un canal par lequel le commerce des êtres humains avait eu des effets néfastes à long terme sur le développement économique.»

### Expériences de terrain

Wantchékon a été séduit par l'économie en raison de son intérêt pour les mathématiques et la logique. Mais sa passion militante l'a ramené à ses premières amours, la politique. Son directeur de thèse à l'université Northwestern, Roger Myerson, lauréat du prix Nobel d'économie en 2007, exhortait ses étudiants à appliquer leurs facultés d'analyse au domaine de l'ingénierie politique, c'est-à-dire à la conception des institutions sociales.

Wantchékon a pris ce conseil au sérieux. Inspiré par les travaux théoriques de Myerson, il a «imaginé» des solutions institutionnelles aux problèmes politiques et en a vérifié la validité de manière empirique et rigoureuse. L'un de ses articles d'économie politique, qui relatait une expérience sur le terrain consacrée aux stratégies électorales clientélistes ou népotistes, a été le premier essai aléatoire contrôlé à utiliser de vrais candidats, en lice pour de vraies élections.

Pendant le premier tour des élections présidentielles béninoises de mars 2001, Wantchékon a convaincu quatre candidats d'autoriser son équipe à rédiger des messages de campagne pour leur compte et à les tester sur des villageois. L'équipe a produit deux types de messages. Ceux du premier type contenaient des promesses opportunistes et ciblées (construction de routes, d'écoles et de dispensaires dans un village, par exemple). Les autres messages étaient de portée plus générale et soulignaient la nécessité d'améliorer la prospérité du pays. Les électeurs destinataires des messages de candidats classiques ont été choisis comme groupe témoin. L'expérience a démontré empiriquement que les messages clientélistes, promettant par exemple des routes et des dispensaires, étaient plus payants sur le plan électoral que les messages en faveur d'une action gouvernementale plus large. Cependant, le clientélisme semble être moins payant lorsque les candidats mènent une campagne qui leur permet de dialoguer directement avec l'électorat.

Wantchékon est aujourd'hui un économiste du développement éclectique et hybride, heureux d'explorer les sciences politiques et l'économie. «Ses travaux paraissent dans des revues spécialisées de l'une ou l'autre discipline, ce qui est extrêmement rare. Le fait qu'il soit à l'aise dans les deux et puisse lancer un pont entre elles est en soi une contribution importante à l'économie, et sans doute aux sciences politiques», estime Gaudet, l'un de ses anciens professeurs à Laval, aujourd'hui en retraite.

«C'est un chercheur en sciences sociales incroyablement créatif, toujours focalisé sur les aspects du développement les plus importants, qu'ils concernent la politique ou l'éducation. Dans les années 90, il a travaillé sur ce qu'il advient quand le perdant d'une élection refuse le résultat du vote. Il se trouve que c'est devenu une question centrale dans les jeunes démocraties africaines», indique Andrei Shleifer, professeur à Harvard.

Wantchékon, qui prépare un ouvrage sur le développement économique et la mobilité sociale à long terme, prévoit d'utiliser des données concernant un échantillon de trois générations de familles pour étudier le progrès économique et social au Bénin, de l'époque précoloniale à nos jours. Ses données remontent à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. (Le Dahomey est devenu une colonie française en 1904 et a accédé à l'indépendance en tant que République du Bénin en 1960.) Wantchékon veut montrer de quelle manière l'éducation et diverses formes d'investissements familiaux et gouvernementaux ont contribué au développement.

Cet ouvrage fait suite à un projet sur l'éducation et la mobilité sociale qui avait donné lieu à la publication d'un article dans le *Quarterly Journal of Economics* en 2015. L'article en question décrivait comment, un siècle auparavant, les écoles missionnaires avaient permis de former la future élite, façonnant ainsi la structure socioéconomique du Bénin après l'indépendance. «Les établissements tenus par des missionnaires continuent de jouer un rôle de premier plan en Afrique, mais je pense que personne n'a mesuré l'importance considérable qu'ils ont pour la formation de ce que les économistes appellent le capital humain «supérieur», déclare Shleifer.

Par une belle journée de juin, sur le campus presque désert de Princeton, Wantchékon revient sur son parcours, de l'étudiant militant au fondateur d'une école qui formera des économistes africains : «L'aventure n'a pas été de tout repos, mais elle se termine bien».

«La chance a joué», admet-il. Le plan qu'il avait soigneusement échafaudé pour fuir au Nigéria a failli échouer à la dernière minute. Quand il est arrivé à la frontière, le policier en faction l'a tout de suite reconnu. Terrifié, mais déjà au fait des incitations, le jeune militant s'est arrêté, a sorti des billets de sa poche et les a mis dans la main de l'agent. Ce dernier a refermé la main sur la liasse puis ordonné au conducteur de circuler.

En quelques minutes, qui lui ont semblé une éternité sur cette route poussiéreuse, Wantchékon a quitté le Bénin et rejoint le Nigéria. Il ne le savait pas encore, mais il écrivait l'histoire et réussissait l'une des évasions les plus fructueuses que le monde ait connues. ■

*Ismaila Dieng, qui a fait partie de la rédaction de Finances & Développement, est aujourd'hui Directeur de la Communication et des relations extérieures de la Banque africaine de développement.*